

Allo ma bande d'histoire du XX^e siècle (vous me manquez!)

Lire les textes suivant et visionnez les documentaires videos qui s'y rapportent

Suite des notes de cours (vues en classe) de la Seconde Guerre mondiale

C'est le 1er septembre 1939 que la Seconde Guerre mondiale a embrasé la Terre.

Y a-t-il eu des signes précurseurs? Comment cette dernière s'est-elle déclenchée?

Le matin du 1er septembre 1939, les camelots annoncent sans le savoir le début d'un conflit qui, en six ans, va faire 50 millions de morts. [...] La paix n'aura duré que 20 ans. Le temps qu'il faut pour faire un soldat.

L'invasion de la Pologne met le feu aux poudres

Le 31 août 1989, à la veille du 50e anniversaire du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale.

C'est l'invasion de la Pologne par l'Allemagne nazie d'Adolf Hitler, qui met le feu aux poudres.

La raison invoquée par Hitler pour envahir la Pologne est qu'il veut annexer la cité libre de Dantzig (Gdansk).

Cette ville possède une très forte population de langue allemande. Hitler souhaite les ramener dans le giron de l'Allemagne.

Mais Dantzig (Gdansk) est entourée et contrôlée, jusqu'à un certain point, par la Pologne.

Le 1er septembre 1939, l'armée allemande envahit l'objet de sa convoitise et l'ensemble du territoire polonais.

Les soldats allemands utilisent des tactiques militaires nouvelles. Le Blitzkrieg

Leur déploiement se fait de manière fulgurante (guerre éclair) et ils recourent à des bombardements terrifiants pour soumettre les Polonais.

L'armée polonaise se fait broyer par l'armée allemande.

Une fois la Pologne sous leur contrôle, les Allemands massacrent beaucoup d'officiers polonais qui constituaient l'élite militaire du pays.

Ce n'est qu'un prélude. Les cinq années et demie qui suivirent, de septembre 1939 à mai 1945, furent infernales.

Comment et pourquoi?

Mais comment en est-on arrivé là? N'a-t-on rien vu venir? Le monde a-t-il résisté aux bruits de bottes qui parvenaient d'Allemagne? La guerre est revenue, peu à peu dans plusieurs coins du monde, sournoisement. Un peu comme un feu qui se rallume un peu partout quand les pompiers ont le dos tourné.

Le journaliste René Lévesque, le 3 septembre 1959, présente à l'émission Premier plan un remarquable résumé des événements qui ont conduit à la Seconde Guerre mondiale, 20 ans auparavant.

En 1935, Adolf Hitler rétablit le service militaire obligatoire. En 1936, il réoccupe par un coup de force la rive gauche du Rhin, démilitarisée depuis 1919.

Le Führer et son allié italien Benito Mussolini aident par ailleurs le général Franco à gagner la guerre civile qui fait rage en Espagne.

L'Espagne constitue une répétition générale où l'on essaie ses armes avant le grand conflit.

La France, le Royaume-Uni et les États-Unis, vainqueurs de la Première Guerre mondiale, ne réagissent à toutes ces agressions que mollement.

La Deuxième Guerre mondiale est en partie provoquée par l'abdication des démocraties face à une Allemagne nazie de plus en plus belliqueuse.

Comme le souligne un journaliste , « on pourrait quasiment excuser Hitler d'avoir cru que tout lui était permis. »

En 1938, le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne, de même que l'annexion des parties germanophones de la Tchécoslovaquie, préoccupent le Royaume-Uni, la France et les États-Unis.

Mais ces pays ne font rien pour forcer Hitler à reculer.

Lors d'une conférence à Munich en septembre 1938, le Royaume-Uni et la France reconnaissent même la mainmise allemande sur les portions germanophones de la Tchécoslovaquie.

En mars 1939, Hitler ordonne de prendre la ville de Prague et liquide la République tchèque.

Pendant ce temps, en Asie, le gouvernement militaire du Japon a aussi des velléités de conquête.

Dès 1931, l'Empire du soleil levant (Japon) attaque le nord de la Chine. En 1937, les Japonais occupent le pays tout entier.

Les démocraties occidentales font semblant de ne rien voir.

En parallèle, Adolf Hitler menace de plus en plus la Pologne. Les démocraties espèrent que l'Union soviétique s'opposerait à une invasion de son voisin immédiat.

Mais ce ne fut pas le cas.

Au contraire, dans un coup d'éclat spectaculaire, et contre toute attente, l'Union soviétique et l'Allemagne nazie signent un pacte de non-agression le 23 août 1939.

Quelques jours plus tard, la Pologne est envahie.

Résignés, le Royaume-Uni et la France déclarent la guerre à l'Allemagne nazie le 3 septembre 1939.

Le Canada se joint à eux une semaine plus tard, soit le 10 septembre 1939.

Dans les journaux canadiens, on évoque la possibilité d'une hausse des impôts pour financer l'effort de guerre.

René Lévesque rappelle aussi le cynisme de certains qui affirmaient « qu'Hitler venait de nous aider à éliminer le chômage ».

En complément :

Le 10 mai 1940 marque la fin de la Drôle de guerre et le début de la Bataille de France (ou Campagne de France). L'Allemagne nazie passe à l'offensive en envahissant simultanément les Pays-bas, le Luxembourg, la Belgique et la France. En moins d'un mois, l'armée allemande va enfoncer le front, perçant à Sedan pour terminer aux portes de Dunkerque, là où les restes de l'armée alliée encerclée vont tenter de sauver ce qui peut l'être. Pour la France, il est déjà trop tard et le maréchal Pétain annonce le 17 juin la cessation des hostilités.

Les Ardennes infranchissables ?

Dès le petit matin du 10, les chars de Rommel passent le sud de la frontière belge, direction Dinant sur la Meuse. Le général Guderian, lui, vise la Manche en passant par Sedan ; il fait partie du groupe de panzers Kleist, chargé du gros de l'offensive sur la Meuse. Les Allemands, peu confiants (le plan Manstein est critiqué), n'ont pour seule ambition à ce moment que d'établir des têtes de ponts sur la rivière. Du côté allié, selon les plans de Gamelin, on répond à l'offensive ennemie en avançant en Belgique ; Sedan est la charnière entre les deux groupes principaux de l'armée alliée, française en particulier.

La « phalange géante » allemande (selon l'expression de Blumentritt, de l'état-major) ressemble à un gigantesque embouteillage quand elle passe la frontière ce 10 mai, mais elle est prête le soir même à rencontrer le 2^e division de cavalerie française ; c'est la 10^e division de panzers de Guderian qui s'en charge, avec succès : les Français doivent vite se replier sous les coups conjugués de Guderian et Rommel sur tout le front. Le 12, Guderian prend Bouillon et passe la frontière française, au nord de Sedan : les Ardennes sont franchies !

Guderian et Rommel passent la Meuse

L'après-midi même, les panzers de Guderian encerclent Sedan et, la nuit tombée, le front de la Meuse est contrôlé, de Dinant à la forteresse sedanaise. Les forces françaises ont toutes été repoussées sur la rive gauche de la rivière, sans pouvoir y faire grand-chose malgré la réussite de plusieurs attaques aériennes contre la Luftwaffe. Mais cette dernière n'a pas encore tout donné... En effet, l'état-major allemand décide, contre ses premières intentions, de ne pas attendre avant de reprendre l'offensive, et il a besoin du soutien de la Luftwaffe à cause d'un manque d'artillerie.

Guderian éprouve des difficultés à traverser la Meuse après la prise de Sedan, se heurtant à une ligne de fortifications françaises sur la rive gauche ; heureusement pour le général allemand, ce réseau défensif n'est pas terminé et mal disposé... C'est en fait plus la largeur de la Meuse qui le handicape, que l'opposition composée de troupes de réservistes peu entraînés. Le 13 mai, Guderian lance

l'attaque, soutenu par les Stuka dont l'effet est autant « physique » (avec leurs bombes de 500 kilos) que psychologique ; les Messerschmitt confirment la maîtrise aérienne allemande, en protégeant leurs bombardiers contre une chasse française trop juste. Le bombardement aérien est bientôt rejoint par celui de l'artillerie, et les forces françaises sont assommées au moment où les troupes de Guderian commencent le franchissement de la Meuse... Le 13 au soir, les Allemands ont consolidé leurs positions et repoussé les Français de leurs deux lignes de défense.

Au nord, la 7^e division panzer de Rommel a passé la Meuse en aval de Dinant, avec un peu plus de résistance, en particulier de l'artillerie française. Il faut attendre le 14 mai au soir pour que Rommel puisse consolider sa position, pas à l'abri d'une contre-attaque française qui ne viendra jamais.

La première bataille de blindés

Le point décisif de cette offensive, destinée à ouvrir les plaines françaises aux panzers, se situe toujours dans la zone de Guderian. Le général Grandsard ordonne une attaque sur la tête de pont de l'Allemand dès le 14 au matin, mais elle doit être retardée et, quand elle a finalement lieu, Guderian a les moyens d'y faire face ! La même journée, les Alliés tentent de stopper l'avancée ennemie par un intense bombardement aérien sur le pont de bateaux ; mais mal organisés, ces raids ne suffisent pas et Guderian peut entamer son mouvement tournant pour détruire la IX^e armée alliée. D'autres occasions de contre-attaques se présentent pour les Français, mais comme à chaque fois elles ne sont pas saisies...

Le 15 mai, les panzers peuvent déferler sur les plaines françaises ; les chars de Rommel écrasent la 1^{ère} division cuirassée du général Bruneau, pour la première grande bataille de blindés, et ce malgré la destruction (selon les Français) d'une centaine de chars allemands (il n'en reste que dix-sept côté français). Guderian, de son côté, avance encore plus facilement en écartant la 3^e division sans réelle difficulté. Ce n'est qu'au centre de ce front que les Allemands connaissent de réelles difficultés, mais le corps français est trop endommagé par l'aviation allemande, et doit finalement se replier, bientôt en déroute lui aussi...

La timide contre-attaque française

Après cinq jours d'offensive et plus de 70 km de percée, l'armée allemande reçoit ordre de stopper sa progression, au désarroi de Guderian, qui parvient tout de même à obtenir l'accord d'avancer vingt-quatre heures de plus. Les troupes allemandes sont épuisées, mais comprennent que la victoire est proche. Du côté français, c'est le début de la débâcle et Rommel témoigne de la présence de troupes et de civils sur les bords des routes, complètement désorganisés... Guderian en profite pour rouler à toute vitesse jusqu'au 17, mais il reçoit soudain un ordre de Kleist lui enjoignant de stopper ; « Heinz le rapide » est furieux et demande même d'être relevé de son commandement, il faut l'intervention du général List pour le calmer ! En fait, la réussite allemande inquiète à l'état-major d'Hitler, celui-ci craignant même d'être tombé dans un piège français. Après d'intenses discussions, Guderian –qui étant sur le terrain comprend mieux la situation- obtient de pouvoir engager une « reconnaissance en force »...

Les craintes allemandes sont peu justifiées ; ils pensent que les Français ont gardé en réserve leurs blindés, mais il n'en est rien l'essentiel (1^{ère} et 3^e divisions cuirassées) ayant été détruit les jours précédents face à Rommel puis Guderian. Seule reste la 2^e division cuirassée, complètement désorganisée par la percée de Guderian. L'armée française ne dispose en fait plus que d'une seule unité plus ou moins cuirassée, formée de divers détachements ; elle est commandée depuis le 11 mai par le colonel de Gaulle. Celui-ci, encouragé par le général Georges, contre-attaque le 17 mai dans la région de Laon ; mais il ne dispose à ce moment que de trois bataillons, et Guderian le repousse facilement.

L'état-major français aux abois

Au quartier général français, c'est la panique : après une incompréhension totale de ce qui se passe sur le terrain depuis le début de l'offensive, puis des retards à répétition dans la transmission d'ordres de toute façon inefficaces, Gamelin décide le repli des forces françaises de Belgique le 16 (la Hollande a capitulé) et Reynaud télégraphie à Churchill que « la route de Paris est ouverte » ; il décide tout de même d'appeler Weygand et Pétain pour tenter de redresser la situation. Une conférence se déroule au Quai d'Orsay, en présence de Gamelin, Reynaud, Daladier, Churchill et Sir John Dill où la situation est jugée désespérée par manque de réserves...

Guderian atteint la Manche

Le 17 mai, les Allemands passent Laon et se trouvent bientôt à moins de 100 km de Paris à vol d'oiseau. Le 18, Guderian prend Saint-Quentin et Péronne pendant que Rommel atteint Cambrai. Le 19, Guderian toujours traverse le célèbre champ de bataille de la Somme, mais il est menacé par une nouvelle contre-attaque de de Gaulle, une nouvelle fois mis en échec par les Stuka. Cela donne tout de même des idées aux forces alliées du Nord qui inquiètent l'état-major allemand, obligeant Rommel à stopper et à consolider sa position entre Cambrai et Arras.

L'état-major français semble avoir compris que l'objectif ennemi n'est pas Paris, mais de couper les forces alliées en deux en fonçant sur la Manche. Il est malheureusement trop tard pour organiser une contre-attaque décisive et profiter de l'étirement des forces allemandes, et de toute façon Gamelin est remplacé par Weygand, ajoutant à la perte de temps ! Les Allemands profitent des atermoiements français pour se réorganiser durant toute la journée du 19 mai. Le lendemain, Rommel reprend un temps sa

progression mais c'est surtout Guderian qui passe à l'action, de façon décisive : il fonce sur Amiens, en profite pour visiter la cathédrale, puis se jette sur Abbeville ; en début de soirée, l'un de ses bataillons atteint la Manche à Noyelles ! L'armée allemande a effectué une percée de plus de 300 km en dix jours, et détruit l'essentiel des forces françaises, les coupant des Britanniques ; un tel succès est inattendu pour la plupart des généraux allemands. Reste à terminer le travail.

La réussite inespérée de la percée vers la Manche ne signifie pas encore la victoire pour l'armée allemande. Il faut encore se débarrasser des Britanniques et de la 1ère armée française disposés au nord du « corridor des panzers ». Une fois cette mission accomplie, la France tombera comme un fruit mûr.

Les hésitations allemandes

Les Alliés décident cette fois de ne pas rester inactifs : dès le 21 mai, les Britanniques lancent une contre-offensive pour tenter de percer la fameux « corridor » dans la région d'Arras ; Rommel doit s'employer, mais il parvient à la repousser. Pourtant, du côté allemand, la joie fait place à l'inquiétude : où aller à présent, ne sont-ils pas trop à découvert ? Il leur faut attendre deux jours pour savoir enfin quels sont les ordres, laps de temps que Guderian considérera comme décisif, en faveur des Alliés !

Le 22 mai, les Allemands prennent la direction du nord et la 2è division de panzers atteint les faubourgs de Boulogne, où elle se heurte à une forte résistance. Grâce au soutien des Stuka, la ville tombe tout de même le 25. Guderian lance la 10è division de panzers sur Calais, pendant que la 1ère est chargée de prendre Dunkerque. La résistance britannique est acharnée et parvient même à Guines à repousser l'aile gauche allemande qui se dirigeait sur Calais ! La ville est toutefois encerclée le 24 mai ; Guderian lui-même lance plusieurs attaques, qui échouent plusieurs fois, avant que finalement Calais tombe à son tour le 26 en fin d'après-midi.

L'avancée parallèle sur Dunkerque par Gravelines est plus lente, d'abord à cause de la résistance alliée, puis à cause des ordres de l'état-major allemand qui veut laisser Dunkerque à la Luftwaffe ! Guderian commence à s'inquiéter de cette nouvelle perte de temps quand il voit le nombre de navires alliés se diriger vers la ville ; il comprend vite que si les Allemands n'agissent pas, les Alliés vont pouvoir évacuer le gros de leurs troupes vers la Grande-Bretagne...

Il semblerait que le ralentissement de l'offensive allemande ait été dû à l'inquiétude d'Hitler. Celui-ci se rend le 24 mai au quartier général de l'armée de von Rundstedt, à Charleville, et il est très nerveux. Il est en partie influencé par Rundstedt, qui ne croit pas vraiment à l'insolente réussite des panzers de Kleist et Guderian. Mais le führer estime aussi encore possible une paix avec la France et une entente avec l'Angleterre, dont il respecte l'Empire. Il ne faut pas non plus oublier la responsabilité de Goering, son influence auprès d'Hitler, et sa volonté de mettre en avant la Luftwaffe, rivale de la Wehrmacht.

Opération Dynamo

Les Alliés profitent de ces hésitations allemandes pour se réorganiser. Dès le 20 mai 1940, lors d'une réunion à Douvres, le vice-amiral Ramsay fait état d'un plan d'évacuation possible par la Manche, mais avec des difficultés logistiques qui risquent d'être très importantes à cause du nombre d'hommes à évacuer, et de la topographie des côtes françaises à cet endroit, qui interdit l'emploi de gros navires. Ce plan, bientôt appelé « Opération Dynamo », prévoit donc l'utilisation de trois ports ; le problème est que Boulogne, puis Calais tombent sous les coups allemands...Pire, le 25, Hitler autorise la reprise de l'offensive dans cette zone Tournai-Cassel-Dunkerque ! Le 26, l'état-major britannique autorise lord Gort, qui commande le corps expéditionnaire (CEB), à utiliser les plages et ports à l'est de Gravelines pour évacuer les troupes ; il promet l'appui de la marine évidemment, mais aussi de la RAF. Mais l'offensive allemande, très violente, met à mal le plan allié et le flanc gauche est vite enfoncé après la capitulation belge ; bientôt la tenaille se referme sur les Alliés, malgré des tentatives au sud comme une fois encore celle de de Gaulle vers Abbeville le 28.

Heureusement, les Alliés ont réussi à s'organiser autour de Dunkerque et, parallèlement, une résistance farouche coince Rommel dans la région de Lille (qui tombera le 31). Le 29 mai 1940 au soir, alors que des combats très violents ont lieu de toutes parts, le CEB et la moitié de la 1ère armée française ont réussi à se regrouper dans la poche de résistance, dos à la mer dans la zone de Dunkerque. La ville est soumise à un bombardement effroyable par l'artillerie et l'aviation allemandes, et l'évacuation qui a débuté depuis quelques jours est un véritable enfer ! Il devient presque impossible de mouiller des navires dans le port ravagé, et il faut bientôt employer les plages et deux môles inadaptés. La traversée du Pas-de-Calais n'est pas non plus une sinécure, puisqu'il faut déminer, protéger des bombardements, chasser les sous-marins ennemis... Dans ces conditions dantesques, l'évacuation se prolonge pendant plusieurs jours, avec des pertes terribles et une menace pour la marine britannique, dont les destroyers paient un lourd tribut ; il en va de même pour la RAF, durement éprouvée par la Luftwaffe.

Le 31 mai, lord Gort quitte le continent pour rentrer en Angleterre ; le 1er juin, les Allemands lancent leur dernière offensive sur l'ultime tête de pont, et le 3 juin ils l'encerclent totalement. C'est le destroyer Shikari qui le dernier quitte Dunkerque à 3h40. Les Alliés laissent sur place 40000 hommes qui seront faits prisonniers ; mais plus de 300 000 ont été évacués pendant ces quelques jours, au prix de près de 70 000 morts, blessés ou prisonniers ! Sans parler des pertes matérielles, parmi lesquelles plus de 200 navires envoyés par le fond... Les deux camps revendiqueront la victoire, mais la réalité est double : si le sauvetage de tant d'hommes relève du miracle vues les circonstances, ce n'est pas pour autant que la Grande-Bretagne est prête à résister à une invasion. Sa flotte est toujours puissante, mais pas à l'abri de l'aviation ennemie comme l'ont montré les opérations en Norvège. Heureusement, elle peut compter sur sa chasse, à la veille de ce qu'on va appeler la bataille d'Angleterre...

Le bilan pour la France après l'évacuation de Dunkerque est terrible : plus de vingt divisions perdues, un commandement désorganisé et des alliés qui ont dû rentrer en Angleterre, et que beaucoup de Français considèrent à ce moment comme des déserteurs. Nouveau chef des armées françaises, le général Weygand ne se fait alors guère d'illusions...
Pour Weygand : résister

Le nouveau généralissime compte le 25 mai, soit avant le fin de l'évacuation de Dunkerque, environ soixante divisions face aux 130 allemandes, avec parmi elles une dizaine de blindées (les Français n'en ont plus qu'une). Weygand estime qu'il lui faut jusqu'au 15 juin pour se réorganiser, tout en se doutant bien que les Allemands ne lui en laisseront pas le temps. Il ne compte que sur la défense d'une ligne Somme-Aisne.

Du côté allemand, certains généraux regrettent que l'élan se soit arrêté plutôt que de continuer vers l'Angleterre ; Keitel lui-même estimera que ce fut une des « plus colossales erreurs de l'histoire ». C'est Hitler qui décide, dès le 29 mai, de se préparer à attaquer au sud.

Le 5 juin 1940, c'est la Luftwaffe qui ouvre les hostilités, suivie des panzers qui attaquent depuis Amiens et Péronne. Mais le moral français semble avoir été en partie revigoré par l'arrivée de Weygand, et les Allemands témoignent d'une plus grande résistance que les troupes françaises : c'est bientôt un massacre de panzers dans les plaines de Somme ! Le lendemain, les « hérissons » tiennent encore, sauf à l'ouest où Rommel parvient à passer pour atteindre Abbeville, d'où la dernière division britannique présente sur le continent doit se retirer. Un peu plus tard, c'est à l'est que les défenses françaises finissent par céder, dans la région du Chemin des Dames.

Les Allemands foncent sur Paris

Malgré le bon comportement des troupes françaises, l'espoir demeure mince car l'état-major ne peut pas s'appuyer sur des réserves conséquentes pour lancer les contre-offensives nécessaires. Surtout, après une réunion des principaux généraux, Weygand cède à l'idée du général Besson qui conseille une manœuvre de retraite, décision difficilement compréhensible de la part du généralissime puisqu'elle va à l'inverse de sa stratégie de départ ! Pendant ce temps, les Allemands ont appris à réagir contre la défense française, et Rommel décide d'éviter les points d'appui pour foncer en terrain libre ; le 7, il n'est plus qu'à 40 km de Rouen ! A Paris, c'est la panique et le « gouvernement militaire » est transformé en « armée de Paris ».

Les Allemands ont franchi la Somme, puis l'Aisne à Soissons. Les Français se replient sur la Marne. Rommel, lui, continue sa marche en avant en atteignant la Seine. Rien ne semble plus pouvoir arrêter les Allemands ! Pourtant, Weygand semble croire encore à un miracle, en particulier au sud de l'Aisne ; c'est dans cette zone que doit attaquer Guderian pour s'offrir la Champagne. Le général allemand subit la pression de son supérieur List, et il finit par faire passer deux divisions de panzers après une résistance acharnée des Français, où Guderian lui-même est mis en danger dans une bataille de chars ! Mais bientôt les faubourgs nord de Reims sont en vue des divisions allemandes...

Un peu plus à l'ouest, les Allemands franchissent l'Ourcq, et de l'autre côté de Paris la basse Seine ; le gouvernement quitte alors la capitale pour Tours, le quartier général est envoyé à Briare. Au même moment, on apprend que l'Italie va attaquer... Le 11 juin, Reims tombe et Paris est abandonnée, déclarée « ville ouverte » ; c'est le début de la grande débâcle !

La retraite des troupes françaises se mêle à l'exode des civils, dans un chaos de plus en plus grand. A Briare, le général Weygand tente de trouver des solutions pour limiter les dégâts ; au château du Muguet, une grande réunion se tient en la présence du généralissime, de Pétain, de Gaulle, Churchill, Eden et des généraux britanniques Ismay et Spears. Malgré les promesses du Premier ministre britannique de continuer à se battre et l'arrivée de renforts, le tableau de la situation n'est guère reluisant. En effet, alors que les Alliés discutent, les Allemands continuent leur avancée : c'est surtout Guderian qui continue de foncer, en prenant Châlons, puis le 13 les Allemands prennent Evreux ; enfin, le 14 ils entrent dans Paris !

« La bataille de France est perdue »

Pour Weygand, « la bataille de France est perdue », et il faut à présent trouver une solution pour un armistice acceptable, en évitant l'encerclement général des armées françaises. C'est le politique qui prend ensuite le relais : dans la nuit du 16 au 17 juin 1940, le cabinet Reynaud est remplacé par Pétain, et le 17 celui-ci lance son fameux appel pour l'arrêt des combats. Les Allemands ne s'arrêtent pas pour autant, eux, et Hitler ordonne la prise de Brest et de Cherbourg, qui tombent dès le 19 juin. Le même jour, les divisions allemandes passent la Loire à la Charité et à Briare (le QG français s'est replié à Vichy), puis atteint Lyon le 20. Parallèlement, les Italiens moins en réussite, se heurtent à l'armée des Alpes qui résiste malgré la faiblesse de ses effectifs.

Le 21 juin, une délégation française rencontre Hitler à Rethondes dans le wagon où avait été signé l'armistice de 1918. Les Français signent la convention d'armistice le lendemain, puis dès le 24 une autre, avec l'Italie cette fois.

Liens sur la seconde guerre mondiale

Apocalypse: <https://youtu.be/9jHpC7pWgsg>

Apocalypse
2e de 6
"l'écrasement"

Juillet 1940 : La bataille d'Angleterre va succéder à la bataille de France, perdue un mois plus tôt. La France est occupée pendant qu'à Londres le général De Gaulle tente de mobiliser la résistance. Hitler, libre à l'Est grâce au Pacte germano-soviétique, n'a plus face à lui que l'Angleterre. Mais c'est celle de Winston Churchill et pas de Chamberlain qu'il décide de mettre à genoux par un bombardement sans précédent, qui va révéler le courage britannique et faire rentrer dans la légende la Royal Air Force.

L'opération Otarie

Le plan d'invasion de l'Angleterre a été suggéré, semble-t-il, par l'amiral Raeder, qu'Hitler avait chargé dès mai 1939 de préparer une guerre économique de longue durée pour asphyxier le Royaume Uni par le blocus maritime. C'est donc suite à la réussite surprise de la percée de Sedan de mai 1940 que Raeder, peut-être alerté par les difficultés d'une guerre longue en mer face à la marine britannique, suggère une invasion de l'Angleterre, profitant de la défaite rapide de la France, ce qui ferait gagner des mois en vue de l'attaque programmée contre l'URSS. Hitler est séduit et donne les ordres en conséquence.

Evidemment, les états-majors allemands (la marine et l'armée allemande surtout) avaient déjà pensé à cette éventualité dès 1939, mais la difficulté de la tâche leur avait paru quasiment insurmontable. Dans tous les cas il fallait que la RAF soit détruite avant de penser à un éventuel débarquement de troupes. Et la destruction de l'aviation britannique rendrait de toute façon peut-être inutile une invasion...

Logiquement, suite à la proposition de l'amiral Raeder, c'est la marine allemande qui s'attèle à nouveau à ce projet. Il faut néanmoins attendre la fin juin 1940 pour que l'état-major et Hitler lui-même s'y intéressent vraiment, le préférant à celui d'une guerre économique trop coûteuse (et pas seulement en temps). L'idée, développée entre autres par Jodl, est de combiner une attaque destinée à écraser la RAF à une offensive contre le ravitaillement de l'Angleterre ; ainsi, la population britannique céderait et le débarquement ne serait que le dernier acte d'une bataille déjà remportée dans les airs et sur mer.

Assez rapidement toutefois, la Kriegsmarine commence à émettre quelques réserves ; mais cela n'empêche pas Jodl de continuer à proposer plusieurs plans plus audacieux les uns que les autres. C'est lui qui donne son nom à l'opération : Löwe (Lion), qui devient Seelöwe (Otarie). Devant les atermoiements de Raeder, pourtant initiateur de l'idée d'invasion, c'est logiquement la rivale de la RAF, la Luftwaffe, qui prend l'ascendant. Devenu impatient, Hitler ordonne que l'opération soit terminée à la mi-septembre ! Alors que Raeder et plusieurs officiers de l'armée conseillent au Führer de reporter l'attaque à l'année suivante et de lui préférer une offensive en Méditerranée, Hitler insiste et exige de la Luftwaffe d'écraser la RAF ; ce sera l'opération Aigle. Malgré l'incertitude du résultat de la guerre aérienne et l'utilité toujours discutable d'un débarquement, les préparatifs continuent jusqu'en septembre 1940...

RAF contre Luftwaffe : les flottes aériennes en présence

Avant d'aborder la bataille d'Angleterre en tant que telle, il est intéressant de revenir sur les matériels employés, dont l'importance sera cruciale, peut-être autant que les décisions stratégiques. La Luftwaffe est grisée par ses remarquables victoires en Pologne et en France, où elle a pris le dessus sur l'aviation ennemie sans réelles difficultés. Elle s'appuie sur des avions modernes, supérieurs à (presque) toute la concurrence.

- la chasse : le chasseur principal de la Luftwaffe durant la bataille d'Angleterre est le Messerschmitt-109, dit « Emil », armé de deux mitrailleuses de 7.9 mm et de deux canons de 20 mm. Il est très rapide (575 km/h) et assez maniable, mais dispose d'un petit rayon d'action. L'autre chasseur, favori de Goering, est le Messerschmitt-110 : lourdement armé (deux canons de 20, quatre mitrailleuses de 7.9, une mitrailleuse mobile de 7.9), avec un bon rayon d'action, il est cependant peu maniable face aux chasseurs ennemis.

- les bombardiers : le Junkers-87, dit « Stuka », a terrorisé les armées et les populations française et polonaise ; armé d'une bombe de 500 kg ou de quatre bombes de 50 et une de 250, il est censé faire subir le même sort aux Britanniques. Le Junkers-88, bombardier allemand moyen dans tous les sens du terme, doit être utilisé pour des missions très diverses, y compris comme avion de reconnaissance ; sa polyvalence est donc son point fort. Les Dornier-17 et 215 sont de moindre qualité, le premier étant le vétéran (il a participé à la guerre d'Espagne), les deux ayant des capacités en charge de bombes insuffisantes. Le Heinkel-111, au contraire, est le bombardier standard de la Luftwaffe ; cependant son rayon d'action est limité pour un bombardier devenu lourd, mais pensé comme moyen. Et il n'est sans doute pas assez « forteresse volante » pour se protéger de la chasse ennemie...

La Royal Air Force, quant à elle, dispose essentiellement de deux appareils et d'une troisième « arme » au moins autant décisive durant cette bataille d'Angleterre. Les avions tout d'abord : le Hurricane est le premier chasseur de la RAF, le plus répandu ; il est spécialisé dans l'interception des bombardiers. Le Spitfire, lui, qui va devenir l'une des stars de la bataille (et de la guerre), est capable de rivaliser avec le M-109 : aussi rapide, il est plus maniable et mieux armé que le chasseur allemand. Mais au début de la bataille d'Angleterre, les Spitfire sont encore relativement peu nombreux au sein de la RAF.

L'autre arme décisive de la RAF, nous y reviendrons, est le radar.

La Luftwaffe passe à l'offensive

Alors que les premières semaines de la guerre avaient été relativement calmes dans le ciel anglais, la fuite précipitée de Dunkerque signe le début des vraies hostilités entre la RAF et la Luftwaffe. Dès les débuts de juin 1940, l'aviation allemande s'attaque à l'Angleterre : une trentaine de bombardiers prennent pour cible des terrains d'aviation. La fin de l'offensive sur la France provoque une accalmie, mais dès les lendemains de l'armistice les opérations recommencent, en particulier la nuit.

La rapidité de la défaite de la France et le refus de l'Angleterre de faire la paix poussent Hitler à accélérer l'opération Otarie, et surtout sa préparation par l'annihilation de la RAF. Dès la mi juillet, la Luftwaffe attaque des convois sur la Manche, mettant à l'épreuve la chasse britannique, déjà à flux tendus. Ce ne sont que les prémices de la grande attaque aérienne que doit subir l'Angleterre.

Début août, la Luftwaffe peut aligner quelques 3000 avions (dont un peu plus de 1000 Me-109 et 300 Me-110). Côté anglais, on peut avancer autour de 450 chasseurs Hurricane et Spitfire, mais les progrès sont importants et dès la deuxième moitié du mois d'août, la RAF peut opposer à son ennemi plus de 700 chasseurs opérationnels et un peu moins de 300 en réserve. On va bientôt parler des mille pilotes qui ont sauvé l'Angleterre...et plus.

Le système de défense britannique

Les semaines qui séparent l'évacuation de Dunkerque du début de la bataille d'Angleterre permettent au commandement britannique non seulement d'augmenter son nombre d'avions de chasse, mais aussi d'organiser son système de défense. Les groupes de chasse sont redéployés, et surtout le réseau de radars est étendu. Ce nouvel instrument est encore relativement peu maîtrisé et à ses balbutiements, mais l'état-major de la RAF a déjà compris son importance. Malgré des faiblesses récurrentes, en particulier en matière d'effectifs, l'Air Marshal sir Hugh Dowding peut aussi s'appuyer sur le Coastal Command et sur le Bomber Command. Toutefois le but de ce dernier, avec ses bombardiers (environ 350 appareils, essentiellement des Blenheim), doit se cantonner à l'attaque des aérodromes et des ports allemands, où est stationnée la future flotte de débarquement.

Le problème de la RAF dans cette bataille d'Angleterre est finalement plus au niveau de l'initiative : cette dernière revient évidemment à la Luftwaffe, tandis que l'aviation anglaise ne peut que se contenter de réagir défensivement. Le radar est là pour compenser en partie ce désavantage britannique. Heureusement pour l'Angleterre, le système défensif est très au point et doit réagir à une offensive allemande finalement assez improvisée à cause de l'impatience de Hitler, qui veut que l'opération Otarie aboutisse courant septembre.

Hitler a finalement accepté de tenter une grande opération contre l'Angleterre, d'abord par une attaque aérienne massive, puis par une invasion avec l'opération Otarie, malgré les doutes de son utilité en cas de succès de la Luftwaffe. L'Angleterre, elle, est prête à répondre aux appareils allemands, grâce à ses mille pilotes et leurs Hurricane et Spitfire, mais également grâce à une nouvelle « arme », le radar. Sa population ne sait pas encore qu'elle aussi va payer le prix fort.

Le jour de l'Aigle

C'est le 10 août et les quelques jours suivants qu'est planifié par Goering la fin de la RAF, en tout cas dans le Sud de l'Angleterre. Les premiers jours d'août, les Anglais comprennent donc que les opérations aériennes vont commencer : les objectifs allemands sont principalement les terrains d'aviation, visés par les Stuka, ainsi que les stations radar. Mais le 12 août les pertes sont de 31 avions pour les Allemands et 22 pour les Anglais, tandis qu'une seule station radar est détruite et que les aérodromes sont rapidement remis en état !

Le 13 août marque alors le « jour de l'Aigle » : le Kent et l'estuaire de la Tamise sont attaqués, puis le Hampshire, le Dorset et le Wiltshire. Trois aérodromes anglais sont gravement touchés, mais aucun n'abritait de chasseurs. La nuit même, un bombardement endommage fortement une usine de production de Spitfire près de Birmingham. En plus de mille sorties, la Luftwaffe a perdu 45 avions, les Britanniques seulement 13. Les Allemands voient alors un succès dans ce « jour de l'Aigle » : ils pensent avoir détruit 300 chasseurs ennemis, alors que c'est finalement trois fois moins...

La RAF remporte la bataille aérienne

Les jours qui suivent, les raids continuent avec toujours les Stuka en chefs de file du côté des bombardiers. Mais la chasse anglaise répond avec violence, et les limites des bombardiers légers allemands, mais aussi des Me-110 commencent à se faire sentir contre les Hurricane et surtout les Spitfire. Et les résultats des bombardements sont globalement peu satisfaisants.

Le 15 août montre une montée en puissance des attaques allemandes : ce jour-là, la Luftwaffe effectue plus de 500 sorties de bombardiers et 1270 de chasseurs ! Ils perdent 75 appareils, contre 34 pour la RAF. Le lendemain, ils appuient sur les aérodromes, avec un certain succès, mais toujours en subissant plus de pertes que les Britanniques.

Le premier round est finalement remporté par la RAF : contrairement aux estimations allemandes qui les voient autour de 300, Dowding dispose encore de 600 Spitfire et Hurricane ; sa chasse a détruit plus de 360 appareils allemands ! Après un nouveau raid peu satisfaisant le 18 août et une période d'accalmie due au mauvais temps, la Luftwaffe décide de changer de stratégie. Elle abandonne l'utilisation des Stuka, martyrisés par les Spitfire, et se concentre sur des objectifs plus à l'intérieur des terres.

Le Blitz sur Londres

Si quantitativement la réussite est du côté britannique, l'ambiance n'est pas au plus haut à l'état-major de Dowding. La production de chasseurs ne compense pas les pertes, de même chez la formation de pilotes britanniques. A ce rythme, et même en infligeant des pertes toujours supérieures à la Luftwaffe, la victoire n'est pas assurée.

Les Britanniques ne savent cependant pas que leurs ennemis sont limités eux aussi dans le temps par leur volonté de lancer Otarie à la mi-septembre. Il faut donc frapper fort pour faire plier l'adversaire. Tout d'abord, on augmente les effectifs des escortes autour des bombardiers. Puis on change les objectifs : les usines des chasseurs sont frappées de plus belle, tout comme les aérodromes de ces mêmes chasseurs. Le début du mois de septembre commence alors à tourner à la réelle épreuve pour la RAF : elle doit affronter toujours plus de bombardiers, escortés par toujours plus de Me-109. Avant même le 5 septembre, 380 avions allemands et 286 chasseurs anglais ont été abattus ! La chasse anglaise subit une usure de plus en plus préoccupante. C'est le moment que les Allemands choisissent pour s'attaquer à une nouvelle cible : Londres.

L'objectif de la Luftwaffe est double : intensifier les combats aériens pour encore plus user la RAF ; désorganiser celle-ci, mais aussi le gouvernement britannique en l'attaquant au cœur. De plus, le Reich veut riposter à un raid britannique sur Berlin, lancé suite... à une erreur de bombardement allemand sur Londres ! Le fait que Berlin ait été touché alors que Goering avait juré que la capitale était inaccessible renforce un peu plus la détermination de la Luftwaffe...

Le 7 septembre 1940, ce sont 300 bombardiers escortés par 600 chasseurs qui mettent le feu à la capitale anglaise. Les Londoniens appellent alors l'attaque le « Blitz », en référence au Blitzkrieg subi par leurs alliés français. Du côté allemand on est persuadé que le coup de grâce approche, et que le débarquement va pouvoir avoir lieu. Mais du côté britannique on craint également l'imminence de l'invasion, et les attaques sur les ports allemands s'intensifient.

Le temps joue contre la Luftwaffe

Le Blitz de Londres

Le bombardement de Londres continue les jours (et les nuits) suivants, calmé seulement par quelques intempéries et par la réaction courageuse de la chasse anglaise. Mais le temps joue pour les Britanniques : l'opération Otarie a besoin de dix jours pour être lancée après l'écrasement effectif de la RAF, et celui-ci n'est pas encore certain malgré les pertes. Hitler tient à ce que cette invasion se fasse à la mi-septembre ; il accorde un nouveau délai à la Luftwaffe, mais c'est le mauvais temps qui se met contre lui, interdisant de nouveaux raids massifs les 12 et 13 septembre. Finalement, le débarquement est programmé pour le 27 septembre, dernier jour de marée favorable avant des semaines. Pendant ce temps, les raids du Bomber Command sur les péniches allemandes obtiennent de plus en plus de résultats...

Le 15 septembre, la chasse anglaise amoindrit fortement une nouvelle tentative de raid sur Londres, aidée par les radars qui repèrent de loin les vagues ennemies et permettent une meilleure organisation de la riposte. D'autres villes anglaises (Liverpool, Manchester, Bristol,...) sont frappées, sans grand succès là encore. C'est un nouvel échec pour la Luftwaffe de Goering, et même la journée la plus meurtrière de la bataille d'Angleterre côté allemand.

La bataille d'Angleterre, tournant de la guerre ?

Il est désormais certain que la Luftwaffe ne pourra annihiler la RAF dans le temps imparti. Et la RAF toujours debout, l'invasion de l'Angleterre est impensable. Le 17 septembre, Hitler décide donc d'ajourner l'opération Otarie. A peine un mois plus tard, le 12 octobre 1940, il la reporte au printemps 1941. Entretemps il aura eu d'autres soucis...

L'ordre du Führer ne signifie toutefois pas totalement la fin de la bataille d'Angleterre. Furieux, le maréchal de l'air Goering continue les raids les semaines suivantes, avec toujours Londres comme cible privilégiée. Mais toujours le fameux temps anglais, suppléé les beaux jours par la RAF, continuent d'amoindrir les raids allemands, malgré la souffrance subie par les civils. Entre le 7 et le 30 septembre 1940, la Luftwaffe perd plus de 400 appareils contre 242 à son homologue britannique ! La décision d'Hitler le 12 octobre enterre les espoirs de Goering, et en même temps le projet d'invasion de la Grande-Bretagne.

La victoire de cette dernière est nette et apporte quelques éléments pour l'avenir : sa population a fait preuve d'un courage et d'une ténacité qui allaient devenir légendaires ; ses pilotes ont montré leur habileté et leur héroïsme, aidés par un Spitfire sacré l'un des meilleurs chasseurs du conflit ; le radar devient un instrument incontournable de la guerre.

Cependant, l'Angleterre a grandement souffert : nombre de ses pilotes expérimentés ont péri, mais ce sont surtout les civils qui ont subi les foudres allemandes. Durant le mois de septembre, la plupart des centres des grandes villes britanniques sont durement frappés. Le mois de novembre voit l'intensification des bombardements sur des zones civiles, pas forcément industrielles, avec par exemple le martyre de Coventry le 14 novembre. Jusqu'à mai 1941, la population britannique pleure la mort de 40 000 des siens dans ces bombardements.

La fin de la bataille d'Angleterre et du Blitz est finalement due à l'ouverture du front de l'Est au printemps 1941, et à la résistance soviétique qui suit. La bataille d'Angleterre, livrée par à peine un millier de pilotes de la RAF (dont 400 morts au combat) est bien le premier revers connu par l'Allemagne, bien avant El-Alamein ou Stalingrad. La réussite de l'opération Otarie dès septembre 1940, comme souhaité par Hitler, aurait permis au Reich de jeter toutes ses forces dans la bataille de l'Est, et on peut supposer sans craindre de trop s'égarer que l'issue de la seconde guerre mondiale aurait été sans doute bien différente...

